

## Essai sur l'eau

### d'après l'œuvre d'Henri Bosco

Ryoichi KATSUNO

Cette page du *Jardin d'Hyacinthe* (1946) nous révèle Henri Bosco (1888—1976) comme un poète qui ne regarde plus le monde que sous l'aspect primitif ; cela se fait chez lui presque d'une façon invétérée, nous allons le voir plus tard :

Traditions millénaires, où le feu, l'eau, la terre invitent au respect. Car [...] nous vivons sous la loi des quatre éléments.<sup>(1)</sup>

Nous pourrions y reconnaître une volonté de participer et s'assimiler au rythme de l'univers qui est en état d'une pure fermentation. Voilà le monde chaotique où tous les êtres — ou humains, ou animaux, ou végétaux, ou minéraux etc. — en se communiquant chaque souffle voluptueux. A première vue se présente devant nous l'image assez compliquée des phénomènes. A la base de cette complexité, il règne pourtant un certain ordre : «loi des quatre éléments». C'est le noyau inviolable où retournent nécessairement les drames mystérieux et merveilleux de Bosco et nous engageons dans la vie secrète des choses. Donc afin de prendre part au monde de Bosco, on doit se délivrer du joug de certaine quotidienneté. Cela veut dire qu'on devient ce qui fut dans le temps immémorial. Au moins on doit être en face de l'image une fois oubliée de soi-même. Ainsi pris dans la substance des éléments, on remontera le trajet de son histoire lointaine que seule la réminiscence pourrait vous la faire connaître. Alors plein de curiosité et de crainte de sa propre existence, on déposerait sa nudité physique et psychique au remous du monde bosquien. Ce serait de découvrir pour la première fois son authentique visage, et c'est ce moment-là qu'on pourrait devenir initié à l'espace esthétique de Bosco et déclarer fièrement avec le narrateur de *Mon Compagnon de songes* (1967), double de l'écrivain<sup>(2)</sup>, comme suit :

Curieux d'aller au fond, de connaître le fin mot des choses, mais craignant toujours de le découvrir et arrivé sur le point de le faire, reculant et parfois m'arrêtant net.<sup>(3)</sup>

Même «reculant et [s]'arrêtant» un moment, il continuera sa marche l'instant d'après. Chez lui la curiosité l'emportera sur la crainte, car «connaître le fin mot des choses» ce serait de se prolonger au fond de l'essence de lui-même. Et ce moment-là parlera en lui l'âme du monde primitif. Elle le pénétrera par tous les pores et le baignera de fécondes images.

Toutefois le monde de Bosco, quelle physionomie montre-t-il? Et quel ton y règne-t-il généralement? Pour considérer ces problèmes, nous allons parcourir sommairement le climat où se déroulent les drames mystérieux de l'œuvre de Bosco. Par-dessus le marché, de ce climat provient presque toute sa vie intime. Un de ses *Souvenirs*<sup>(4)</sup> raconte laconiquement les circonstances de son enfance:

Je suis donc né à Avignon, en ville, rue de «La Carréterie» au numéro 3, mais j'ai été élevé à la campagne. J'y étais déjà quand j'avais trois ans et j'y suis resté sans interruption jusqu'à ma dix-septième année. Cela compte.<sup>(5)</sup>

Qui, «cela compte»; la campagne provençale compte. Enfant solitaire, — car il y était sans aucun compagnon de son âge — il a fait du monde extérieur son unique ami. Alors les connaissances qu'il en a obtenues se réfléchissaient dans sa propre existence; c'est qu'entre eux, l'enfant Bosco et la campagne provençale, s'est établi l'état de communication secrète. Loi fatale de l'enfance solitaire. En effet chez Bosco il n'y a aucune frontière l'humain et le non-humain: bêtes, plantes, phénomènes de nature, objets et aussi bien y compris autres présences — présences invisibles, intouchables, inaudibles..., présences quelquefois innommables. C'est là l'élément substantiel de l'œuvre de Bosco.

Quoi qu'il en soit, l'enfant Bosco vivait dans une sorte de monologue et de méditation; il raconte:

Plus on est seul, plus on a envie de se confier.<sup>(6)</sup>

[...] je ne trouvais pas de plus grand plaisir que de monter à ma fenêtre pour y contempler la campagne.<sup>(7)</sup>

Pour cet enfant, «se confier» cela veut dire «contempler» le monde extérieur et ensuite s'y assimiler, car comme nous avons montré ci-dessus, l'âme de l'enfant respirait en correspondance avec l'ambiance en y entraînant sa chair assez malléable. Déjà s'est insinuée dans son être une aspiration ou plutôt une tendance aux songes; il va du réel au songe, du visible à l'invisible et il fait du songe son unique réel et de l'invisible le visible; bref il peut devenir alors un visionnaire grâce à la campagne provençale, — ou plus étroitement dit comtadine. Mais quel aspect nous présente la Provence de Bosco? Qu'y a-t-il au fond de ce pays? Déjà chez Paul Arène, Daudet ou bien Mistral, nous avons vu un aspect de la Provence; nous avons connu un ciel pur, un soleil brillant, des rivières souriantes, des vents caressants, des gens féconds en paroles et pleins d'innocence... Somme toute *une* Provence qui se baigne dans la lumière du Midi et fait naître les préjugés persistants. Même Baudelaire dit: «Homme du Midi, à qui la nature claire ne peut pas donner le goût des secrets et des mystères...»<sup>(8)</sup>. Mais ce n'en est qu'un aspect. Pourquoi n'y a-t-il pas un autre aspect de ce pays<sup>(9)</sup>? Nous allons reconnaître chez Bosco *une autre* Provence qui se plonge dans l'ombre nocturne où grouillent sournoisement les présences possédées du «goût des secrets et des mystères». Cependant l'important

est que dans le monde bosquien cohabitent en se pénétrant l'un à l'autre ces deux aspects de la Provence — aspect *diurne* et aspect *nocturne* pour ainsi dire. En un mot le monde bosquien se tient à l'ambivalence à peine soutenue, car chez Bosco la balance est encline au *nocturne*.

Ici pour toucher à ce sujet important, feuilletons *Malicroix* (1947), le plus brillant chef-d'œuvre de Bosco, nous y trouverons Martial de Mégremut, héros-narrateur, au milieu de l'austère climat de la Camargue. Devant la nature virile vient à son esprit le paysage paisible où se situe sa maison natale :

[...] là-bas, le pays, même en automne, longtemps restera doux. Ce ne sont que jardins bien abrités, enclos adossés aux collines, blottis dans tous les creux, tiédés par le moindre soleil. [...] Même l'hiver, le vent vivace n'y dévaste pas les vergers que protègent, en haut, de petites falaises roses et, en bas, des haies de roseaux sur lesquelles plient les cyprès, quand souffle la bise. [...] C'est le pays des toitures amènes, sous lesquelles vivent en paix de petites familles agricoles. [...] Là je suis né, là me plaisent les jours, les nuits, et je n'y sais ponint de saison qui ne m'apporte quelque joie.<sup>(10)</sup>

Voilà le pays aimable dont nous avons souvent goûté le souffle caressant dans *Lettre de Mon Moulin* et *Mireille*.<sup>(11)</sup> On y devient le récipient fertile du monde extérieur, de même que l'est celui-ci pour vous. Au milieu de cette réciprocité heureuse, l'humain et le pays, ils jouissent ainsi d'une expression souriante de la surabondance de vie. Et poumon plein de respiration tranquille de la nature, on n'a qu'à se livrer tout entier à l'innocence de son propre être, et alors on peut comprendre le pays. Car on est déjà en état de correspondance charnelle et spirituelle avec le monde extérieur. Ayant sang et lymphes — eaux sublimées qui sont sans aucun doute les chefs-d'œuvre des siècles anthropologiques, on peut s'assimiler ou à l'air, ou à la terre, ou à l'eau... Thème cher aux écrivains provençaux déjà cités et aussi bien celui d'Henri Bosco quoique chez lui s'insinue souvent l'ombre *nocturne* même en plein jour.

Mais maintenant en Camargue se déroulent devant Martial de Mégremut le Rhône tourbillonnant, la tempête dévastatrice, le mas ruiné et les gens fantomatiques, gens qui s'enferment dans l'arrière-pensée et avec qui nous devons frayer bon gré mal gré une fois entrés dans l'espace bosquien. D'ailleurs ces choses, qui soulignent la sauvagerie du climat, évoquent de même temps les deux éléments importants de la littérature de Bosco : solitude et silence où cependant il règne toujours les présences et les bruits inaccessibles au sens du *non-primitif*. Alors pour l'humain bosquien, c'est-à-dire l'humain substantiellement primitif, «les mots, les bruits, les silences, les objets mêmes, y parl[ent] un langage à eux»<sup>(12)</sup>. De plus Martial, lui aussi, couve jalousement en lui-même la solitude et le silence. Ainsi se suppléent la grandeur sauvage du pays et la vie isolée pour faire de Martial un visionnaire presque inné. Car plus on est isolé, plus on est sujet à vivre du songe ; c'est seulement par le songe que l'on voit la réalité. Martial parle :

Il faut connaître la Camargue pour savoir comment s'y confondent les objets que l'on voit à ceux que l'on croit voir, surtout quand la pensée, immobile sur elle-même, exerce, au centre de notre âme, cette fascination de l'idée unique, d'où naissent les mirages et les obsessions.<sup>(13)</sup>

Là arrive l'hallucination vertigineuse que subit Martial comme tous les héros (ou les narrateurs) de Bosco. La Camargue organise l'être psychique de Martial et l'amène vers son noyau ; pièce par pièce, les molécules de Martial s'y pénètrent pour devenir ensuite un élément de la terre. Alors il peut voir l'invisible et entendre l'inaudible. Du brouillard mental se forme par degrés un autre monde où fourmille d'une façon sinistre chacun des êtres, pris par les miasmes telluriques. Circonstance bien favorable à l'apparition du mystérieux et du merveilleux ; circonstance par laquelle on est permis d'entrer en contact avec l'essence du monde bosquien.

En tout cas nous avons affaire à la Provence qui apparaît sous un jour tout nouveau ; c'est une autre Provence qui prétend sa raison d'être à l'opposé de notre concept prévenu et innocent. Chez Bosco il y a toujours deux *Provinces*, ou plutôt il y en a deux faces : face *diurne* et face *nocturne*. Toutefois il ne faut pas oublier que ces deux Provinces se pénètrent l'une à l'autre pour établir une pure Provence qui, n'étant plus une simple région, devient un être cosmique et organique.

Nous avons vu comme cela l'état d'une sorte d'ambivalence du pays favori de Bosco. Mais il n'est pas facile de définir net cet état. Car il ne s'agit pas de simple ambivalence. Dans le monde organique de Bosco, humain, nature, objets et autres phénomènes de toute espèce, tout est fluide, flottant, pénétrable, échangeable, en jouissant en même temps d'une certaine personnalité indépendante. Bref il n'y a aucun élément statique ; tout est en état de devenir, tantôt calme tantôt effervescent comme l'est dans le monde primitif. Par exemple en ce qui concerne deux aspects de la Provence — aspect *diurne* et aspect *nocturne* —, chacun des deux possède en lui-même l'autre aspect opposé, et ainsi y voyons-nous une structure superposée de plus d'une couche.

Or, dans cet essai, nous allons traiter de la phénoménologie de l'eau, et par laquelle nous pourrions nous persuader le trait caractéristique de la littérature de Bosco. Eau, un des quatre éléments, c'est l'élément le plus pénétrant, et par cette nature l'élément qui peut se trouver dans n'importe quel endroit et sous n'importe quelle forme. Pour Henri Bosco qui s'affirme comme poète de la correspondance, l'eau serait l'élément le plus favori.

Avant d'entrer en matière, revenons encore une fois dans la campagne provençale. Et imaginons un hameau comtadin qui se trouve au déclin de l'hiver.

De jour, malgré la luminosité étincelante que produit la blancheur de neige, les pièces se plongent dans le ternissement fumeux, tandis que de nuit la lumière de la lampe devient si claire. On sort peu ; les travaux d'intérieur ne manquent pas et tous les ustensiles d'agriculture exigent les soins minutieux. Ces ustensiles en repos se mettent alors à vivre la vie inconnue et vous mènent à la contemplation qui favorise

la naissance des songes. Par dedans la maison, la tiédeur qui vient du feu de la cheminée commence à parcourir en y apportant béatitude et lassitude. Quelquefois on entend glapir les renards trimardant en quête de gibiers et on trouvera le lendemain leurs empreintes sur la neige. Monotonie hivernale d'où naît un état d'âme qui est sujet à vivre dans la rêverie...

Déjà l'hiver touche à sa fin. Sous le silence encore grave, quelque chose d'innommable commence à se mouvoir et à tenter de percer le couvercle pesant de l'hiver. Un changement se prépare sous main, quoique les gens feignent de ne pas s'en douter. Ainsi s'écoulent les jours sous l'attente inavouée. Par boutades les tourbillons viennent en soulevant des flocons de neige, sans apporter pourtant aucun désordre à la vie. Toujours règne le silence. On pourrait marcher pendant les lieues sans rencontrer âme qui vive. Même les bêtes, domestiques comme sauvages, ne montrent nul indice de changement. Mais elles sentent, fort plus tôt que les gens, quelque chose de nouveau se couvrir sous la neige. Seuls les yeux perspicaces reconnaîtraient courir le frisson symptomatique au poil d'un chat qui se pelotonne auprès du feu.

Ainsi après la préparation sournoise, un jour survient le dégel. Partout les flaques boueuses sur lesquelles les gardians mènent leur manade dont les bedons sont souillés de tâches d'éclaboussure. Et vient la pluie, emportée par le vent humide de la Méditerranée. Le Rhône augmente de jour en jour le volume d'eau. Comme de juste l'eau baigne non seulement la terre, mais aussi l'âme et le corps de l'homme ; elle domine la vie humaine et la hante tantôt avec délices tantôt avec chauchemars. C'est là où intervient la réminiscence, phénomène psychique cher à Bosco.

Or, nous trouvons l'enfant Bosco regarder le courant boueux du Rhône. Un des *Souvenirs* dessine le portrait de l'enfant qui est en butte à l'incantation des figures troublantes du fleuve en colère :

Le fleuve monte [...]. Vision inattendue, cette nuit-là, présence de l'immensité, que j'éprouve souvent dans l'ombre près des eaux et qui déjà en moi annonçait la naissance de l'homme, cet homme que je devenais, et en qui naissent de nouvelles craintes, comme celle qui devant le fleuve venait de surgir et me saisissait, la même où l'enfant que j'avais été jusqu'alors n'aurait éprouvé qu'une peur étroite, la peur de tomber dans les eaux, [...] d'y être englouti...<sup>(14)</sup>

C'est le charme lugubre des eaux courantes ; elles font d'un enfant innocent un homme, — possédé d'une crainte ineffable, crainte mêlée pourtant d'une certaine curiosité sombre —, un homme qui a entrevu son propre destin. C'est le portrait impressionnant de l'enfant Bosco qui médite d'une façon déjà invétérée le monde extérieur sous le jour de la mort, en exposant son être psychique et physique aux remous des eaux courantes. Dangereux état d'âme. A ses yeux le monde doit apparaître sous la couleur *nocturne*. Embué des miasmes aquatiques, il se voit transformé et organisé à nouveau par le facteur de la mort. Dès lors il couvrera

jalousement ce facteur comme son propre élément et deviendra fils de la mort. Voilà une parenté sinistre avec les eaux courantes à travers laquelle Bosco regardera toutes les choses, y compris lui-même comme de juste. On dirait que la mort est la seule connaissance qu'il tire de l'univers. Mais l'important, c'est au moyen du fleuve en colère qu'il possède cette connaissance. En effet parmi les remous du Rhône il doit voir la figuration de la mort et entendre sa sirène. Et peu à peu la figuration et la sirène deviennent celles de l'enfant Bosco et établissent son portrait comme un monument voué à la mort. Car entre le fleuve et l'enfant il n'y a plus de distinction possible. Le fleuve, jouissant de sa force insinuante, envahit l'être psychique de l'enfant et le domine. L'enfant est dans le fleuve ; il est le fleuve. Donc on pourrait dire que c'est l'enfant qui domine le fleuve. Nous assistons encore une fois à la réciprocité chère à Bosco.

Quoi qu'il en soit, ainsi est tracé l'itinéraire sur lequel nous verrons marcher plus tard le héros-narrateur de *Malicroix*, notre cher Martial de Mégremut. Feuilletons de nouveau *Malicroix* et nous y entendrons monologuer Martial devant le Rhône rempli d'eaux boueuses :

Le fleuve me hantait. La proximité de sa grandeur réveillait en moi une antique terreur des eaux qui, en présence des rivières et des fleuves, même vu du rivage, me tourmente l'âme. Eaux courantes, non point ondes marines, car la mer m'exalte toujours, même quand elle m'épouvente ; mais la fluidité des eaux fluviales [...] me trouble, où je décèle un monde à demi visible de formes fugitives qui tentent et parfois fascinent l'âme inattentive. Ce sont des êtres sinueux et insinuants que les fleuves et les rivières, même farouches.<sup>(15)</sup>

Voilà la figure impressionnante du charme lugubre des eaux courantes. Il faut lire et relire ces pages pour s'initier à l'esthétique de Bosco. Il s'agit non seulement de l'immensité sauvage de la nature, mais aussi de son *insinuosité* sournoise. Nous pouvons y reconnaître le penchant de Bosco vers quelque chose d'insinuant et de pénétrant. Bien sûr, la force dévastatrice de la nature domine l'homme par sa violence directe, mais il peut quelquefois s'en servir pour s'exhorter à tenir un acte héroïque, quand même il s'acquitterait de cet acte par une impulsion aveugle. Pourtant contre ce qui est insinuant et pénétrant il ne fait que s'exposer à l'envahissement difficile à déterminer. Il se laisse emporter au noyau de la nature — nature insaisissable — et devient un de ses éléments tout en essayant, à part lui, de s'en procurer. Il serait facile d'y voir une volonté du primitif qui a l'habitude de comprendre le monde en état de correspondance. Ce sont l'instinct et la volupté de celui qui vit sous l'ombre malicieuse de la *nuit*. Sa chair flaire tôt le souffle néfaste de ses semblables. Si le soleil chasse quelque chose de sournois, d'équivoque, d'innommable, ce n'est qu'en apparence. Les yeux perspicaces ne se trompent pas ; ils découvrent sans aucune difficulté l'existence de la *nuit*, même en plein jour. De plus le soleil jouit quelquefois d'un autre visage, visage *nocturne*. Sous sa lumière pathétique et sa force farouche, s'insinue son attribut *nocturne* ; à la clarté

aveuglante s'ajoute une sorte de nuance, à la douceur printanière une sorte de ruse... Quant au Rhône en colère, cela revient au même. Si les eaux courantes n'avaient que la grandeur violente, elles ne diraient rien à l'être psychique de Martial ; comme Martial dit concernant la mer, elles ne feraient que l'épouventer et l'exalter. Et puis, *épouventer* et *exalter*, cela ne veut pas dire exercer une certaine influence sur l'âme ; ce n'est que l'affaire superficielle. Selon Martial la mer est ce qui exhorte l'homme à prendre une action quelconque par laquelle il peut entrer dans le monde *diurne* et regarder fièrement un beau soleil. A ses yeux la mer n'a pas l'envoûtement essentiel, et tout en étant pris d'une terreur qui vous donne la chair de poule, on peut se mettre en route, du vif élan du courage, pour la terre promise.

Cependant les eaux courantes, «êtres sinueux et insinuants», jouissent non seulement de l'immensité farouche, mais aussi de l'imbibition insidieuse. Elles ne laissent pas d'entraîner au milieu du remous l'âme de celui qui les regarde et de l'organiser à leur image. Ainsi plus tard dit Martial :

[...] le courant me traversait. J'étais l'eau ; l'eau passait en moi [...]. Je faillis me perdre à moi-même.<sup>(16)</sup>

A quelle maudite correspondance avons-nous affaire ! Il va s'assimiler au génie sinistre du fleuve et se métamorphoser irrévocablement. Quelquefois il tentera d'y résister, mais ce sera l'effort désespéré. Car une fois pris de l'envoûtement de ce mauvais génie, lui-même il n'est plus d'humeur à s'en séparer. Sous la puissance maléfique du fleuve — cet être sinueux et insinuant — qui prend l'essence de l'existence de Martial pour établir ensuite sa ruine intérieure à lui, la résistance sans issue lui deviendra fatale. Peu s'en faudra qu'il ne tombe dans une sorte de mort où il finira par se faire un être sans poids, sans forme, un être aboli par la capacité maudite du fleuve.

Alors remarquons cette expression : «une antique terreur des eaux». Par là nous assistons au phénomène psychique auquel nous avons touché un peu ci-dessus, réminiscence<sup>(17)</sup>. Et ce phénomène bien cher à Bosco, nous le verrons se développer dans un autre ouvrage monumental : *Un Rameau de la nuit* (1950). Mais nous nous bornerons ici à y toucher sommairement en ce qui concerne l'influence du fleuve sur l'âme de Martial.

Or nous voyons que Martial sent en lui l'ascension latente d'une mémoire lointaine, si lointaine qu'il ne peut pas la fixer dans le temps. C'est la mémoire d'une terreur immémoriale, «une antique terreur des eaux» que l'histoire humaine avait subie de siècle en siècle. Bien sûr, Martial, «homme élevé dans les collines»<sup>(18)</sup>, n'a jamais vécu la terreur des eaux, mais le lien avec les ancêtres, hommes du pays fluvial, évoque en lui cette mémoire transmise de génération en génération comme sa propre mémoire. Et par-dessus le marché, il s'agit ici de la mémoire d'envergure presque anthropologique. Donc on pourrait dire que

l'accumulation de vies de l'humanité se concentre dans la subconscience de Martial. Autrement dit, Martial vit les vies des ancêtres, ou bien ceux-ci récupèrent leurs vies perdues chez celui-là par l'entremise d'une terreur du fleuve. Cela veut dire qu'a lieu communication intime entre le vivant et les morts, entre le présent et le passé. On pourrait dire donc que le fleuve, par sa violence dévastatrice et son imbibition insidieuse, se présente comme médium entre les deux mondes. Il circule de sang en sang à travers un long trajet de l'histoire du monde.

Or, en parlant comme cela de la puissance lugubre du psychisme des eaux courantes de Bosco, nous pensons nécessairement aux belles pages de *L' Eau et les Rêves* de Gaston Bachelard. Liaison intime entre ces deux à part, feuilletons un moment ce livre, et nous trouverons dans le chapitre premier la jolie description des eaux courantes :

Cette fraîcheur qu'on éprouve en se lavant les mains au ruisseau s'étend, s'épand, s'empare de la nature entière. Elle est rapidement la fraîcheur du printemps. A aucun substantif plus fortement qu'à l'eau, l'adjectif *printanier* ne peut être associé. [...] La fraîcheur imprègne le printemps par ses eaux ruisselantes : elle valorise toute la saison du renouveau. [...]

Fraîche et claire est [...] la chanson de la rivière. Le bruit des eaux prend en effet tout naturellement les métaphores de la fraîcheur et de la clarté. [...] Dans le ruisseau parle la Nature enfant.<sup>(19)</sup>

Ici au lieu du fleuve tourbillonnant et de son incantation capiteuse, il y a la rivière souriante et sa chanson innocente. Eaux fraîches et claires, elles vous bercent l'âme et le corps et vous mènent au pays printanier. En se trouvant devant cette sorte d'eau, on pourrait s'initier à l'image caressante de la nature. Pénétré par la fraîcheur de la rivière — selon Bachelard la *fraîcheur* est l'attribut honorable propre à l'eau —, on se donnerait à l'image de la nudité de la baigneuse. Sublimée au plus haut degré, la nudité féminine vous suggérerait celle de la nature et ferait de vous un de ses éléments. Tout innocent, on n'aurait qu'à laisser faire par le génie aquatique. C'est alors que l'on se contemple inlassablement dans le reflet joyeux des eaux. Il y règne la volupté heureuse d'où l'on part, purifié, pour le renouveau éternel. On sait, peut-être pour la première fois, la sagesse «fraîche et claire» de la nature.

Quoi qu'il en soit, quelle différence y a-t-il entre les eaux courantes de Bosco et celles de Bachelard! Bien plus, même la rivière souriante — souriante aux yeux de Bachelard — apparaît devant Bosco comme ce qui évoque une certaine crainte. Dans *Antonin* (1952), œuvre demi-autobiographique, le double de l'auteur parle :

La digue, qui du pont rejoignait la route de Bompas le long de la rivière, ne valait guère mieux que le remblai. Et pour moi, moins encore, car le voisinage de l'eau [...] ne me disait rien de bon. J'ai toujours eu peur des rivières.<sup>(20)</sup>

Bachelard voit dans les eaux courantes les nymphes exposant fièrement leur nudité «fraîche et claire», tandis que Bosco y entend la voix captivante et insidieuse



des sirènes. Donc chez Bosco, dans la *lumière* il y a toujours l'*ombre* et dans la *vie* la *mort*.

Cependant le fleuve ou la rivière a non seulement les eaux courantes, mais encore les eaux dormantes. Comme on sait bien, le serpentement du fleuve produit çà et là les bras morts. Immobiles et stagnantes, les eaux y exercent un autre envoûtement. Comme d'habitude nous recourrons d'abord à son souvenir.

Petit Bosco, enfant solitaire qui n'avait fait va-et-vient que dans le voisinage de sa maison, il se fit emmener un jour par ses parents jusqu'au rivage de la Durance. S'en approchant vint une odeur évaporée des eaux dormantes, et il y pressentit «la présence encore invisible et mystérieuse d'une créature fluviale»<sup>(21)</sup>. Bosco écrit :

Cette odeur, que jamais je n'avais respirée encore, m'inspira une crainte, et je me rapprochai de mes parents. Les eaux ont de tels sortilèges!

Leur voisinage trouble les pensées, inquiète les cœurs, égare quelquefois les désirs et attire. Mais plus elles attirent et plus on ralentit le pas, plus on a besoin d'un secours, de quelque exorcisme éprouvé qui en conjure la fascination, tant celle-ci a de secrets prestiges sur les régions obscures de nous-même.

Sans les subir ouvertement, j'étais troublé comme je le fus toujours depuis lors la proximité des eaux, surtout des eaux dormantes.<sup>(22)</sup>

Maintenant nous avons affaire à l'eau silencieuse, profonde, lourde: eau dormante.

Comme nous avons répété ci-dessus, l'eau courante exerce une fascination troublante et hallucinante en faisant sautiller les figures de mauvais génies. Alors quelle espèce de fascination subira-t-on par l'eau dormante? En considérant l'envoûtement de cette eau-ci, nous pourrions nous initier encore plus intimement à l'arcane du monde bosquien.

Encore une fois feuilletons *Un Oubli moins profond*. Près du village de l'enfant Bosco, nous trouvons un autre qui a le nom charmant Barbentane où coule la Durance<sup>(23)</sup>, «rivière vivante, aux eaux dangereuses mais claires»<sup>(24)</sup>. Et à moins d'une lieue de sa maison elle conflue avec le sauvage Rhône. Sauf à la saison des grandes crues, elle lui donne les plaisirs enfantins «à errer sur les berges de cette rivière»<sup>(25)</sup>. Surtout «en été, quand tout sèche, des langues de cailloux et de sable»<sup>(26)</sup> lui attirent les yeux et lui présentent un gué favorable à marcher... Toutefois il y a les autres endroits, endroits inquiétants. Bosco en parle :

Seuls les bras morts me faisaient peur. Tout ce qui sommeille m'inquiète, et ces anses closes, ces canaux cachés, ces haies de roseaux, ces voûtes de saules touffus, la pénombre verte, l'immobilité de l'eau glauque, la présence étrange de quelque fleur haute et mystérieuse, il n'était rien dans ces retraites qui ne me fit frissonner de crainte, quand je m'y risquais.

Car elles m'attiraient aussi, comme attire tout ce qui se cache, tout ce qui garde le silence.<sup>(27)</sup>

A première vue, les bras morts ne possèdent rien de douteux, d'intimidant et de troublant. Il y règne seulement le silence et la paix. Loin de la réminiscence des

violences aquatiques, on doit voir avec nonchalance leur surface tranquille et jouir de la solitude rassurante. Quelquefois les bruits de sauvagine vous réveillent de la rêverie innocente en vous montrant la bonne volonté de la nature.

Capendant pour Bosco comme il en parle, les bras morts sont bien riches en éléments menaçants et envoûtants et incitent secrètement sa curiosité innée, mais curiosité sombre. Or au début de cet essai, nous avons souligné que le monde bosquien penche à ce qui est invisible, inaudible, intouchable et insaisissable et que les habitants de ce monde voient l'invisible, entendent l'inaudible, touchent l'intouchable et enfin saisissent l'insaisissable.

Il va de soi que cela est la tendance de Bosco même. Dans ses trois *Souvenirs* et les récits demi-autobiographiques, nous pouvons recueillir si nombreuses pages où il raconte cette tendance ; la citation dernière nous la montre explicitement. Etat d'âme particulier à l'enfant solitaire enclin aux songes. Il aime retirer, à part lui, des choses banales les secrets qui se dérobent aux yeux vulgaires. Bien sûr, plaisir surnois, mais privilège de *l'enfant primitif*. Il imagine et voit quelque chose de cher à travers ce qu'il voit réellement. Donc pour cet enfant destiné déjà à devenir visionnaire, y a-t-il l'endroit plus favori que près des bras morts ? Naturellement ce n'est pas du tout la solitude rassurante dont il y jouit, mais solitude dangereuse où grouillent des cauchemars, des désirs douteux...

Pourtant l'envoûtement des bras morts va plus loin. Une fois imaginé, quelque chose d'innommable finit par être matérialisé et se procurer un nom quelconque. Loi inhérente à l'imagination. Donc « tout ce qui se cache, tout ce qui garde le silence » commence à jouir d'une certaine personnalité et à dérouler sa puissance maléfique. Le voisinage des bras morts devient un champ magnétique extrêmement tendu. Et c'est là la caractéristique essentielle de l'espace bosquien.

Maintenant, par l'entremise des bras morts, nous sommes au noyau de cet espace. En effet dès qu'on entre dans le monde de Bosco, on doit subir avec le narrateur le magnétisme persistant émis par l'invisible. Alors on se trouve prisonnier de ce qui se cache et se tait. Sous la surveillance désagréable, on est à deux pas de l'éclat de folie, tout en feignant le sang-froid.

Ici digressant un peu du thème de l'eau, nous allons considérer la nature de ce qui se cache et se tait. Par exemple dans *L'Épervier* (1963) nous trouvons le héros-narrateur, Joachim Balesta, troublé par un regard insaisissable. Jusque-là il se félicitait d'être revenu à Pierrelousse où il reste encore le souvenir de ses ancêtres<sup>(28)</sup>. Il écrit :

Je fus tiré de mon plaisir par une gêne, telle qu'on l'éprouve parfois quand on sent qu'on est regardé par quelqu'un que l'on ne voit pas.<sup>(29)</sup>

De même Didier-Markos, le héros-narrateur du *Récif* (1971), assis sur la terrasse d'une maison située dans un îlot grec, il parle de la sensation désagréable

évoquée par une certaine présence :

[...] la terrasse aussi bien que la chambre étaient vides de toute présence. [...] J'étais sûr cependant, bien que ce fut absurde, que quelqu'un n'était pas parti.

[...] Aujourd'hui je me dis encore que quelqu'un veillait et rôdait autour de moi, qu'on exerçait sur moi une surveillance.<sup>(30)</sup>

Tellement nombreuses dans le monde bosquien ces présences tantôt humaines tantôt non-humaines<sup>(31)</sup> que nous ne pouvons pas les énumérer. Ces présences, accentuant la couleur *nocturne* à la Bosco, s'arment d'arrière-pensées impénétrables et de desseins suspects. Retenant leur haleine, elles se dissimulent ou dans le grenier et la cave, ou dans le jardin et le massif, ou bien dans je ne sais où. On peut rarement les découvrir, tandis que les autres vous imposent leur existence équivoque mais indubitable; elles ne vous délivrent jamais du mauvais regard et vous sollicitent à l'impatience mal retenue. Comme de juste l'invisible se place toujours sur un bon terrain contre le visible. Quelquefois agacé et incité à l'explication décisive, celui-ci faillit s'insurger contre celui-là. Par exemple Markos du *Récif* interpelle durement à Diakos, enfant serviteur taciturne et peu visible :

— Je ne te connais pas. Je n'ai pas vu ton visage en plein jour. Ouvre les yeux, regarde—moi...

Et impatient, il s'écrie :

— Quelle étrange maison! On se tait, on se cache...<sup>(32)</sup>

Cette étrange maison, c'est vraiment l'espace particulier à Bosco, et ce personnage — discret, taciturne et plein d'arrière-pensée — ce personnage qui disparaît et surgit comme par enchantement, c'est l'être humain typiquement à la Bosco. Manœuvres insidieuses, cheminements souterrains, démarches énigmatiques, demi-mots, écoutes clandestines... Ainsi contre cette ambiance sournoise, éclate quelquefois l'acte impulsif, nous venons d'y toucher. Et puis, cette page du *Jardin des Trinitaires* (1966) nous transmet l'atmosphère de l'espace bosquien :

Là où personne de vivant n'apparaissait, quelqu'un d'invisible se manifestait par un doux et discret rayonnement. On ne pouvait rester insensible à cette indéfinissable présence, et même moi, qui ne savais alors rien définir de ces étranges sortilèges, j'en éprouvais la pénétrante atteinte.<sup>(33)</sup>

Cette page se correspond net à celle d'*Un Oubli moins profond* déjà citée. En tout cas l'important est que les bras morts embrassant les eaux dormantes exercent la faculté psychique si particulière à l'espace bosquien; il y puisait toute sa vie l'essence de son œuvre.

Or revenons à nos moutons, et confirmons de nouveau que l'eau dormante est, pour Bosco, l'être destiné à appeler crainte et peur mal déterminées. Le narrateur du *Trestoulas* (1935) prononce les paroles riches en suggestion :

[...] l'eau noire, plane, m'épouvantait. Je la soupçonnais de couvrir un abîme. J'ai toujours été effrayé par les eaux dormantes.<sup>(34)</sup>

D'abord l'eau dormante apparaît comme ce qui vous annonce la présence de l'abîme, et ensuite on y reconnaît la couleur du monde *nocturne* et croit y reconnaître sa propre *nuit* et son être psychique et physique de la *nuit*. Possédé de la réminiscence du mauvais sort et persuadé de ne pouvoir jamais s'en échapper, on dépose son être dans l'eau et cherche à pêcher le secret du monde *nocturne*. Certainement il y couve la ruse et le piège de l'eau dormante. Alors dans le chapitre II d'*Hyacinthe* (1940), nous lisons un récit mystérieux où le narrateur descend dans un étang pour y maintenir par l'union avec l'eau son être substantiel. C'est de tenter de reprendre son moi authentique qui a essuyé une grave dénaturation au cours de l'étrange confrontation avec un inconnu<sup>(35)</sup>. De plus «l'austère rudesse du plateau de Saint-Gabriel»<sup>(36)</sup> lui refuse de s'y assimiler et il y reste toujours étranger. La fluidité de sa pensée heurte, lui paraît-il, contre le corps solide, c'est-à-dire la *terre* rude du plateau. C'est pourquoi il fonde son espérance sur l'eau pour y trouver son semblable. Selon lui, au lieu du solide, le liquide se présentera devant lui comme son récipient favori. Donc quittant le visage froid de la *terre*, il va brancher son moi au liquide, et les deux êtres psychiques et physiques se donneront l'un à l'autre heureusement. Il écrit :

Perdu sur les étangs, j'avais bientôt l'illusion de me trouver, non plus dans un monde réel, composé de limon, d'oiseaux de plantes et d'arbustes vivaces, mais au milieu même d'une âme, dont les mouvements, les calmes se confondaient à mes variations intérieures. Et cette âme me ressemblait. Ma vie mentale y dépassait facilement ma pensée. Ce n'était pas une évasion, comme sur le plateau de Saint-Gabriel, mais une fusion intérieure. [...] Je descendais.<sup>(37)</sup>

C'est la bienveillance du monde aquatique qu'il compte obtenir au cours de cette aventure. Il espère que l'élément liquide et flottant qu'il a en lui-même attire la sympathie du génie aquatique, car entre les semblables il aurait lieu une certaine affinité qui les fait se reconnaître et s'appeler par le signe complice. Et il se donne à cette vague attente. Cependant afin d'achever avec succès cette descente dans l'eau, descente pure pour ainsi dire, il lui faudrait d'abord s'assimiler à l'essence aquatique et ensuite s'approprier les organes chimiques de l'eau. Ainsi cette aventure deviendrait-il la descente en lui-même, c'est-à-dire la descente intérieure, et pourrait-il obtenir enfin son moi pur et inébranlable.

Or son être physique est vide pour y recevoir celui de l'eau, tandis que l'eau devient son unique âme. Maintenant la faculté de l'eau d'embrasser et de dissoudre ce qu'elle reçoit, cette faculté propre à l'eau développe fièrement sa puissance ; il semble au narrateur que s'achève l'union heureuse des deux êtres — lui et l'eau — et que se réalise la réhabilitation de son moi inaliénable. Mais dans cette aventure n'y a-t-il rien d'illusoire? Il raconte :

J'avais enfin saisi ce présent ce moi-même. Je durais. Mais je durais dans une abolition totale : rien ne semblait me limiter.<sup>(38)</sup>

Voilà une durée pure et vide, au cours de laquelle le narrateur se détache de son corps quotidien et devient une existence cruellement transparente ; il n'est plus qu'une âme abstraite.

Cette dissolution infinie et cette «abolition totale», comment peut-il les supporter, lui qui rêvait depuis longtemps du visage affectueux du monde? Au lieu de son moi possible, il doit faire face au rien absolu. Bien sûr, ce n'est ni plus ni moins que le rien, cette dissolution dans l'eau. A ses yeux le monde se fait sans couleur, de même que lui. Dans ce cas, l'âme abstraite n'a aucun rapport au moi authentique. Eau, chose organique, elle fait de l'homme une chose inorganique. Donc le narrateur s'écoulera avec l'eau qui s'écoule et se perdra. Toutefois l'eau devient plus fertile par l'acte de s'écouler, car c'est cela la substance de l'eau, ou courante, ou dormante. On y reconnaîtrait le piège sinistre de l'eau, surtout celle qui est calme, paisible et statique, au moins en apparence. Alors où est-ce que le narrateur trouvera le secours? Son récit continue :

Et cependant invariablement au cours de ma descente, je sentais tout à coup un choc sourd ; je heurtais un obstacle. Je ne sais quoi me séparait. J'étais brusquement en *deçà*. Il n'y avait plus rien ; mais j'étais en *deçà* ; j'ignorais quelque chose. J'attendais. Dans cet indéfinissable état d'âme me parvenait alors, à travers mes propres espaces mais toujours du côté où je situais cette attente, le roucoulement d'un couple de colombes. Et je revenais à la Terre.<sup>(39)</sup>

Déjà le narrateur prend le monde aquatique pour *delà* : un autre monde étranger à lui. Il lui faut maintenant être en *deçà* : le monde de vie. Et afin d'y être, il a besoin, coûte que coûte, de quelque chose de concret, de tiède et de vivant. Sans *un obstacle* dont il s'agit, le narrateur ne pourrait jamais rompre les sortilèges de la descente anonyme, et sa dissolution psychique et physique irait jusqu' au bout. A l'aide inespérée du chant des oiseaux, quittant la durée vide et pure, sa conscience reprend le cours quotidien, et il se décide pour la *terre*. Descente finie, la remontée commence, lentement et infailliblement. La chaleur de la *terre* s'annonce comme sa «chaleur intérieure»<sup>(40)</sup> à lui. Ses sens, à peine revenus, s'ouvrent d'une façon timide à des objets, à des parfums et à des sons. Tout en étant encore entre les deux états opposés l'un à l'autre, état abstrait et celui concret, il commence à respirer dans la camaraderie une fois abandonnée avec «l'austère rudesse» de la *terre*. Sa vie intérieure se mesure de nouveau à la matière terrestre et à la sphère vivante. Il avoue un peu hésitant :

J'avais pourtant le sentiment d'une immobilité ; puis insensiblement sous moi se glissait une tiédeur humide, premier contact matériel qui me dessinait à moi-même, en ébauchant les contours de ce corps d'une légèreté impondérable. Et peu à peu je comprenais que j'étais porté par la Terre. J'ouvrais les yeux et je voyais le ciel.<sup>(41)</sup>

A la place de la pureté transparente et impersonnelle du monde aquatique, il s'agit encore une fois de la variété du monde terrestre.

Cependant n'y a-t-il pas ici un autre piège qui lui dresse un guet-apens? Comme nous avons déjà vu, son être psychique a subi le refuge sévère de la *terre*, cette matière solide qui consiste toujours dans «l'austère rudesse». Bien plus si l'on prend le feu pour le fils de la terre<sup>(42)</sup>, on doit dire nécessairement que l'eau n'est rien d'autre que sa chère fille. Bientôt la *terre* de chez Bosco montrera devant nous son véritable visage. Quoi qu'il en soit, nous passerons peu à peu de l'eau dormante à l'eau souterraine. Mais maintenant nous avons affaire encore à celle-là. Et nous allons voir son aspect plus maléfique.

D'abord c'est toujours à son expérience d'enfance que nous avons recours. Car chez lui «après tant d'années, c'est que ni l'enfant ni la tête, dans la vieillesse, n'ont changé de pensée ni d'amour»<sup>(43)</sup>. Bref Henri Bosco était un écrivain qui vivait dans les images de son enfance, par exemple comme l'était l'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu*.

Dans *Le Jardin des Trinitaires*, son troisième *Souvenir*, il avoue :

J'ai[...] un pacte avec les eaux. Sans le savoir, par le seul effet de mes astres, elles m'attirent. Ces astres m'inclinent depuis ma naissance vers les étangs, les fleuves [...]<sup>(44)</sup>

Comme nous avons souvent remarqué, ce pacte n'est point de bon augure ; il y existe toujours quelque chose de maléfique et magnétique, surtout concernant l'eau dormante. Le même livre parle :

[...] si, parlant des eaux et singulièrement des eaux dormantes, je me suis laissé aller à des commentaires sur les mondes qu'enfant j'y contemplais [...], les eaux furent parfois l'occasion et le lieu de rencontres dont j'ai conservé tout le souvenir, et dont deux au moins ont gardé leur pouvoir sur moi, car l'une me trouble encore le cœur, si l'autre y réveille une peur abominable...<sup>(45)</sup>

De cette confession se découpe peu à peu l'attitude de l'enfant envers le monde ; il contemple et médite<sup>(46)</sup>. Mais jamais il n'explique ni juge. Les enfants comme les primitifs, «ils ne raisonnent pas, ils imaginent»<sup>(47)</sup>. Dans cette attitude entrent avec quelle facilité les aspects insidieux du monde! Et les impressions indélébiles qu'ils y reçoivent continueront toute leur vie. Ils se situent donc dans le terrain privilégié où ils n'ont besoin de rien construire, mais n'ont qu'à sentir et à voir. Le monde leur donne la clef des trésors qu'il a jalousement cachés aux yeux vulgaires quoique ce soient la plupart du temps les trésors maudits. Ils poursuivent sur le chemin du royaume *nocturne* où, entourés de la *lumière ténébreuse*, trônent les génies d'un autre monde, en leur révélant à la fois le paradis et l'abîme.

Une fois pactisé «avec les eaux», Bosco est destiné à voir le monde sous la couleur aquatique, couleur *nocturne*. Et parlant ainsi de cette couleur du monde, nous nous trouvons emmenés à une faculté importante de l'eau. Faculté d'endormir, faculté convenable à ce nom : eau *dormante*. Son deuxième *Souvenir* : *Le Chemin*

de Monclar parle :

Les eaux ont des pouvoirs, et celui en particulier d'endormir. Elles l'exerçaient d'autant plus qu'elles nous enveloppaient de tous les côtés à la fois. [...]

Je somnolais de jour, je dormais plus profondément pendant la nuit.<sup>(48)</sup>

De jour comme de nuit l'obsédé du génie aquatique doit vivre dans l'état de somnolence et de sommeil. Car en elles-mêmes les eaux dormantes possèdent comme de juste l'élément *nocturne*. En effet chez Bosco le rôle dont jouit le sommeil est tellement important que nous devons en traiter minutieusement en une autre occasion. Ici nous nous bornerons à y toucher assez sommairement, surtout sous le rapport du psychisme de l'eau.

Le héros-narrateur du *Mas Théotime*<sup>(49)</sup> (1945) rapporte un récit favorable à ce sujet :

Je suis naturellement porté à attacher aux événements du sommeil plus d'importance qu'on n'a coutume de le faire. La majeure partie des hommes se contente d'associer le sommeil au repos. Ils y descendent presque tous avec insouciance [...]

Mais pour nous le sommeil offre de singulières ressources. [...] Métidieu et Dérivat [...] se prétendent liées dans le sommeil avec autant de puissance que dans la veille.<sup>(50)</sup>

Ce récit correspond net avec l'état intime de l'enfant Bosco<sup>(51)</sup>. Né pour le monde *nocturne*, il s'adonne fatalement aux paroles du sommeil et par lesquelles il est sur le chemin d'une nouvelle révélation. Il s'y reconnaît privilégié<sup>(52)</sup> et initié au secret universel. Comme pour le fiévreux la seule réalité possible n'est plus que dans l'hallucination, il prend la durée de sommeil pour son actuelle vie inaliénable.

Dans *Le Jardin des Trinitaires*, l'enfant Bosco et son amie Rosalie, au bord du bassin et en se regardant dans l'eau, ils font un dialogue étrange :

Je lui ai demandé :

— Tu te vois? tu te reconnais?...

Elle a répondu :

— Je vois quelqu'un, mais ce n'est pas moi, sûrement...

— C'est ton âme. Tu ne savais pas qu'on peut voir son âme?...

[...]

— Si c'est mon âme elle est pleine de plantes qui remuent, mais j'y vois aussi des bêtes qui ne remuent pas... Elles ont sommeil...

Elle s'est tue [...], puis elle a prononcé ces paroles étranges :

— Dans l'eau tout le monde a sommeil...

— Comment tu le sais?

— Quand je dors, c'est dans l'eau, c'est toujours dans l'eau... Je rêve dans l'eau...<sup>(53)</sup>

La contemplation de l'eau va jusqu'à celle de l'âme, âme une fois perdue de vue au cours de la vie vulgaire. Mais étant en face de sa propre âme, on est forcé de reconnaître son histoire véritable et lointaine. Il s'agit encore une fois de la réminiscence. En la suivant profondément, et à l'aide du sommeil, on se croit voué

au sort des morts disparus depuis longtemps<sup>(64)</sup>. Dans les bras de Hypnos il n'y a aucune frontière entre les vivants et les morts, et les vivants, de même que les morts, buvant les eaux du Léthé, commencent à vivre une nouvelle existence. Ainsi intervient toujours l'eau ; comme Rosalie on va entrer dans le sommeil en étant baigné de l'eau. Là, la douceur de l'eau est celle de la mort. N'est-ce pas qu'en dormant on fait la simagrée de mourir pour rencontrer les morts et se mélanger à leur *vie*? En effet après la disparition de Rosalie, c'est dans l'eau profonde du bassin que l'enfant Bosco cherche la chère image de son amie. Il chuchote : « Si elle devait m'apparaître ce serait dans cette eau certainement... »<sup>(65)</sup>

En parlant ainsi du commerce psychique entre les vivants et les morts, nous nous rappelons nécessairement les pages inoubliables du *Mas Théotime* où le sommeil, l'eau et les morts composent la Trinité inséparable, y compris *la barque de Charon*. Là aussi, le sommeil et l'eau apparaissent comme médium entre les deux mondes, celui des vivants et celui des morts<sup>(66)</sup>. Le paysage du rêve que les gens des deux familles — les Métidieu et les Dérivat — voient à la fois et pendant la même nuit (c'est là l'essence de l'occultisme de cet écrivain) nous suggère que chez Bosco l'eau charge en elle-même la substance de la mort<sup>(67)</sup>.

L'eau est donc liée, à travers le sommeil et la mort, à la nuit<sup>(68)</sup>. Elle baigne d'une façon si naturelle l'espace *nocturne* de l'âme humaine et y édifie son empire plein de miasmes imprécatoires. Comme nous avons déjà remarqué, la substance de la nuit se marie le plus facilement avec celle de l'eau. Alors c'est sous l'ombre de la nuit que l'eau déploie orgueilleusement ses envoûtements troublants.

Dans *Le Mas Théotime* le héros-narrateur écoute par la bouche de son amie Geneviève les paroles énigmatiques, et de même que le cas de Rosalie c'est dans la nuit et au voisinage de la source :

— Ici, Pascal, je suis heureuse ; je ne veux rien de plus. Mais, tu le vois, l'eau trouble les filles...<sup>(69)</sup>

Ces paroles nous emmènent à celles de Tante Maritime<sup>(60)</sup> :

— Pascalet, mets-toi ça bien dans la tête, les filles voient dans l'eau ce que n'y voient pas les garçons. Dans l'eau, Pascalet, les garçons ne voient pas plus que leur image...<sup>(61)</sup>

En pesant ces deux citations, nous allons continuer nos recherches sur le psychisme de l'eau. Lorsque nous les considérons bien, les deux choses attirent notre attention : source et sexe féminin.

D'abord notre intérêt se dirige vers la source. Mais qu'est-ce que la source? et quelle physionomie a-t-elle chez Bosco? Par ces deux questions nous pourrions nous initier à un des aspects du monde bosquien. La source, ce n'est rien moins qu'une expression des eaux souterraines ; quand on voit la source, on songe à l'existence indéniable des eaux embrassées de la terre. Et bien la source est une fille honorable de la terre. Donc nous devons toucher à ce que c'est que la terre de chez Bosco.



Dans *L'Antiquaire*, avec le narrateur qui est conduit par la main d'un certain destin<sup>(62)</sup> dans la boutique des antiquaires, nous assistons au culte de Dionysos, dieu qui symbolise la puissance obscure de la terre et entendons crier un des antiquaires Raphaël : «Dionysos est l'âme du monde...»<sup>(63)</sup> Cela nous suggère l'aspect caractéristique de la terre du monde bosquien. La terre sur laquelle est revenu le narrateur d'*Hyacinthe* ayant quitté le génie aquatique de l'étang, elle n'a pas cependant le visage souriant. Au contraire la terre où trône fièrement Dionysos, dieu de vin, qui appelle tantôt la fructification et la fermentation, tantôt l'ivresse et la folie, elle jouit plutôt de la puissance maléfique. Ce culte-là que les antiquaires célèbrent dans la cave de leur boutique, au-dessous de la ville bruyante Marseille, ce serait une sorte de provocation à la mauvaise puissance tellurique. Par le tableau de ce culte hérétique<sup>(64)</sup> se découpe devant nous le visage diabolique de la terre de chez Bosco<sup>(65)</sup>. Elle est sans aucun doute pleine de puissance génératrice. Mais comme nous venons de dire ci-dessus, dans sa fertilité heureuse cohabite toujours l'envoûtement qui évoque facilement le coup de folie. Car il y flotte l'haleine vineuse de Dionysos. Une fois chargé de ce souffle, on doit le porter où que l'on aille. C'est le cas de Geneviève Méridieu. Les détails à part, arrivée à Théotime où règnent la bonne volonté des gens et des champs qui exigent les soins attentifs et diligents et l'amitié calme avec l'ami d'enfance Pascal Dérivat, il semble qu'elle ait réussi enfin à se délivrer de la malédiction dionysiaque. Pourtant c'est une illusion temporaire. Faisant face à la source de la nuit qui se charge de la volupté tellurique, elle voit à nouveau la résurrection fatale de son sang maudit. Autrement dit, la terre, prenant la figure de la source, met Geneviève sous sa substance impossible à supprimer. Somme toute Geneviève reconnaît dans la source, fille de la terre, sa véritable nature une fois oubliée. Une nuit la puissance de sa nature bat son plein lorsqu'elle dompte une horde déchaînée de sangliers<sup>(66)</sup>. Et cette scène nous rappelle celle d'un solennel lac souterrain, endormi dès l'antiquité sous le mont Lubéron<sup>(67)</sup>, et une image gravée du sanglier<sup>(68)</sup>, bête qui symbolise, selon Jean-Cléo Godin<sup>(69)</sup>, le génie terrestre. Mariage sinistre des deux génies qui se chargent des sortilèges du monde *nocturne*!

Alors eaux souterraines qui se voient dans les bras de la *mère-terre*, ce sont elles que les abîmes apprivoisent à leur image. Et les sources, après l'ascension patiente et latente par les veines de la terre, conservent toujours le souvenir des abîmes maternels. Ne peut-on pas dire que de là vient leur faculté de correspondre à l'être physique et psychique du sexe féminin? Les sources, comme toutes les eaux non-courantes, se chargent de recevoir et d'assimiler qui que ce soit qui s'y donne. Mais ce n'est pas du tout la faculté heureuse. Dans *Sabinus*, nous trouvons les mots suggestifs sur ce point :

Une puissance magnétique de fascination et parfois de mort charge toujours les eaux sombres ou claires.<sup>(70)</sup>

Nous pourrions lire inversement ces mots ; *ce sont les eaux qui chargent cette puissance maudite*. Les bras des eaux qui vous reçoivent sont aussi ceux qui vous font mourir<sup>(71)</sup>. Ainsi voit-on dans les eaux sa mort comme l'a vue le narrateur d'*Hyacinthe*. Comme de juste recevoir et assimiler, c'est la faculté propre à l'être féminin ou bien maternel. Pourtant chez Bosco la maternité qui caractérise le génie aquatique est la matière de la mort. C'est pourquoi les sources commuaient ses paroles *nocturnes* aux femmes vouées au monde *nocturne*. Dans *Sabinus* il y a une scène symbolique<sup>(72)</sup> ; Ameline, femme diabolique<sup>(73)</sup>, découvre pour la première fois ses propres corps et âme terrestres en s'enfonçant dans le bassin tard dans la nuit. Et pour Ameline dont le «secret n'est autre que l'absence<sup>(74)</sup>», découvrir et posséder son être féminin, cela veut dire l'abnégation de son arme unique et la défaite décisive. Bref baignée de l'émanation aquatique, Ameline, femme *céleste*<sup>(75)</sup>, elle se transforme en une femme terrestre...

Or, en frayant avec les eaux souterraines, on se trouve devant sa propre existence fondamentale, et il s'agit maintenant de sa *physiologie psychique* pour ainsi dire. D'abord lisons cette page charmante de *L'Antiquaire*. Nous y verrons la volonté de l'homme pour participer au cœur de la nature :

L'homme cherche l'eau. S'il la trouve, il la suit longtemps, hanté par l'idée de sa source. Car l'homme va toujours au cœur ; et l'eau est la sœur souterraine de son sang.<sup>(76)</sup>

Voilà une correspondance entre l'humain et la terre ; les rameaux des eaux souterraines s'y comparent avec les veines de l'homme. Cependant il faut le troisième être qui se charge du médium de cette correspondance. Une page d'*Un Rameau de la nuit* parle :

Quand on aspire l'air un peu fortement, on retrouve tout d'abord l'odeur de la feuille fraîche, puis celle de l'écorce, puis celle de l'aubier, enfin on va à la racine. Tout l'arbre ainsi descend en vous. Si c'est un chêne entier qui entre lentement dans votre souffle, la sève se mélange au sang, la force sombre de la terre s'épanouit dans l'être...<sup>(77)</sup>

L'arbre entre en scène. A l'image d'un arbre traversé par le ramage des veines se communique celle de l'homme. Ainsi se mélange la sève au sang pour y établir une communauté où l'homme se voit transporté au milieu d'un autre cours et unifié au rythme de la nature dont il sent les vibrations, dont il épouse les mouvements. Dans ce cas le sang descend par la voie de la racine jusqu'au noyau de la terre et y rumine inlassablement le souvenir de l'antique monde chaotique. Donc nous pouvons goûter avec une sympathie sincère les mots de Bachelard : «Elle [=l'eau] est le sang de la Terre»<sup>(78)</sup>.

Aussi dans *Sabinus* il y a une page digne d'attirer notre attention :

Il suffit souvent de toucher un arbre [...] pour reprendre son poids de vie, sa carrure prédestinée et sa paix terrestre, après l'orage. On s'enracine, et le sang devient une sève, qui monte en nous, des veines mêmes de la terre, maternellement nourrissante.<sup>(79)</sup>

Nous devons y reconnaître une volonté du primitif de se faire un élément de l'univers pour le faire en même temps son élément à lui. Se dissiper, s'écouler, se dissoudre au noyau de la cadence universelle, c'est à lui de se mouler sur l'image possible de lui-même. Car il se prend pour un élément irréductible de l'univers quoique ce ne soit pas moins de la démesure dans l'orgueil de l'homme. Dans ce cas quel favorable rôle joue l'arbre! Faisant de l'eau souterraine, «sang de la Terre», la sève, il invite l'homme qui l'embrasse à se marier avec la vie de «la Terre».

Maintenant apparaît devant nous la magie horrible concernant l'arbre et l'âme humaine. Dans *Le Jardin d'Hyacinthe*, *Mon Compagnon de songes* et *Tante Maritime*, nous assistons aux actes sacrilèges du fameux Cyprien et de la horde de gitans. Pour le lecteur de Bosco, une scène inoubliable du *Jardin d'Hyacinthe* où le vieux Cyprien, possédé de l'idée de construire un paradis terrestre, ravit tous les souvenirs de ce monde à l'âme d'Hyacinthe et y replante une autre vie innocente par le moyen du maître-mot. Et c'est dans une des graines qu'il enferme cette nouvelle vie<sup>(80)</sup>. Un jour la graine germera et puis deviendra un arbre tout en ayant l'âme d'Hyacinthe. Nous lisons donc les suites de cet acte mystique dans *Mon Compagnon de songes* et *Tante Maritime*.

Regarde ce feu. [...] Il y a peut-être dans ces flammes sombres, juste en ce moment, une âme qui brûle. [...] Une âme dont il a besoin aujourd'hui pour prolonger sa vie, pour tenter de nouveau d'imposer à la terre sa puissance qui l'a trahie. Il voudrait maintenant la retirer de l'arbre.<sup>(81)</sup>

Si l'arbre en question brûlait, l'âme d'Hyacinthe serait aussi perdue. Il faut donc à Cyprien en retirer cette âme pour la rendre au corps dont il l'a séparée qui sommeille répandue dans les veines de l'arbre en s'y mêlant à la sève et qui aspire encore à son corps comme récipiendaire de son âme. En tout cas l'important est que Cyprien jette son dévolu sur l'arbre à l'occasion de cet acte sacrilège. Comme nous avons dit ci-dessus, l'arbre est le médium le plus favorable entre l'humain et le monde, et à son cœur il y a toujours l'eau souterraine, devenue la sève.

Alors à la fin de cet essai, nous voudrions proposer un sujet intéressant concernant l'arbre et l'eau.

Dans *Le Jardin d'Hyacinthe* il y a une épisode mystique. Un soir, oisif, le narrateur prend l'air dans la cour et baye aux corneilles. Il sent glisser en lui une crainte ineffable et voit la scène étrange :

C'était une grande racine. Elle avait poussé tout à coup, et [...] maintenant elle remuait. Une racine noire, libre de tout arbre, et vivante. [...] Cette chose se déliait et d'elle-même mollement tirait des anneaux noirs [...]. Peu à peu cette vie sans nom et ce déroulement sans origine [...] créaient sur le seuil un reptile. Il oscillait. Par ondulations il reformait sans cesse son corps indéfiniment dilué sous la fluidité de sa matière. Maintenant on pouvait distinguer un serpent énorme...<sup>(82)</sup>

Et la même nuit, la servante Sidonie fait un mauvais rêve ; elle en rend compte au narrateur :

- J'ai rêvé de bête...
- Quelle bête?
- Je ne sais pas. Une bête sans nom. Mais c'était une bête...
- Et à quoi elle ressemblait, votre bête?
- Je ne peux pas le dire. À rien. Tenez, il me semble qu'elle rampait comme une racine vivante...<sup>(83)</sup>

Aux yeux du lecteur de *L'Ane Culotte*<sup>(84)</sup>(1937) cette scène a une signification importante. Mais n'en tenons pas compte maintenant. Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que l'image de la racine<sup>(85)</sup> évoque celle du serpent<sup>(86)</sup>, bête qui symbolise l'essence de la terre<sup>(87)</sup> et qui est l'objet du culte de l'eau au point de vue folklorique. Toutefois c'est déjà un autre thème.

Le 15 octobre 1978.

#### Notes

- (1) *Le Jardin d'Hyacinthe* (Gallimard) p. 137
- (2) Des œuvres romanesques de Bosco, *Antonin*, *Mon Compagnon de songes* et *Tante Maritine* sont demi-autobiographiques, et les personnages de ces récits sont souvent identiques à ceux des trois *Souvenirs* : *Un Oubli moins profond*, *Le Chemin de Monclar* et *Le Jardin des Trinitaires* et à ceux des récits pour la jeunesse : *Le Renard dans l'île*, *L'Enfant et la Rivière*, *Barboche*, *Bargabot* et *Le Chien Barboche*.
- (3) *Mon Compagnon de songes* (Gallimard) p. 219
- (4) Voir note (2).
- (5) *Un Oubli moins profond* (Gallimard) p. 39. Mais en ce qui concerne Avignon, il écrit dans le même livre :  
C'était alors [= son enfance] une petite ville. Elle avait un charme. J'y étais insensible. Ce charme, je ne l'ai senti (mais en souvenir seulement) que longtemps après, quand déjà il s'était perdu. p. 244
- (6) *id.* p. 67
- (7) *id.* p. 273
- (8) *Oeuvres complètes* (Gallimard : Pléiade) p. 1266
- (9) Pour bien comprendre les deux aspects contrastés de la Provence, comparez un passage du *Récif* avec celui de *Malicroix* :  
Volontiers je fais les honneurs de mon pays [= la Provence]. J'y connais des sites qui apaisent l'âme. Quand je la sens troublée par un de ces nuages qui errent en moi aux confins du jour et de la nuit, je pars vers ces lieux familiers qui sont favorables à la paix du cœur.  
*Le Récif* (Gallimard) p.30  
[...] Ainsi se forment lentement, chez ces êtres [= les habitants de la Camargue] qui vivent seuls, à longueur de journées, de mois, de saisons et d'années méditatives, le goût et le besoin de la vision, la secrète passion des figures surnaturelles [...]. Les vieux cultes ne sont qu'assoupiés sous cette terre. Il suffit quelquefois d'un rien pour les éveiller inopinément.

*Malicroix* (Poche) p.106

Et puis Jean Lambert écrit dans son essai sur l'œuvre de Bosco :

Au-dessus de la Provence terrestre qu'il décrit, avec ses montagnes, ses eaux, avec ses personnages et ses bêtes, doublant ce pays réel, plane une Provence de l'âme.

*Un Voyageur des deux mondes* (Gallimard) p.170

(10) *Malicroix* p.48

(11) Sur Frédéric Mistral, Bosco écrit avec une sympathie de compatriote :

Or, cela [= ce que la campagne est sacrée] Frédéric Mistral l'a compris. Bien mieux, il en a eu le sentiment intense. Mistral vers lequel [...] j'achèverai ce bref voyage. Car il fut à la fois l'Homère et le Virgile dans ma propre langue natale. J'y ai retrouvé les dieux et les fées, les temples, les bois, les champs, et les hommes, tels que ceux de ma race ont su les célébrer depuis des millénaires. [...]. C'est une Provence chrétienne qui se propose dans son œuvre. [...] Rien n'est refusé d'un noble héritage.

*Le Jardin des Trinitaire* (Gallimard) p.184

(12) *Malicroix* pp.39-40

(13) *id.* p.105

(14) *Le Chemin de Monclar* (Gallimard) p.20

(15) *Malicroix* pp.30-31

(16) *id.* p.52

(17) Sur ce phénomène psychique, une page d'*Un Rameau de la nuit* nous présente la suggestion favorable :

En nous s'éveille parfois le désir de nous inventer une vie que nous n'avons pas eue et qui n'était impossible.

*Un Rameau de la nuit* (Gallimard) p.178

(18) *Malicroix* p.31

(19) *L'Eau et les Rêves* (José Corti) p.46

(20) *Antonin* (Gallimard) p.172

(21) *Un Oubli moins profond* pp.297-298

(22) *id.* p.298

(23) Jean-Cléo Godin écrit :

C'est aux bords de la Durance qu'il [= Bosco] découvrit pour la première fois les sortilèges des eaux. Dès le premier contact, une impression d'effroi l'avait saisi, impression qu'une plus longue fréquentation des rives ne devait pas modifier.

*Henri Bosco, une poétique du mystère* (Klincksieck) p.46

(24) *Un Oubli moins profond* p.65

(25) *id.* p.66

(26) *id.* p.66

(27) *id.* p.66

(28) Nous avons l'histoire des ancêtres de Joachim Balesta dans *Les Balesta* et *Sabinus* où nous trouvons les portraits héroïques et étranges de Philomène et de Sabinus. Or ces trois romans forment une série de trilogie.

(29) *L'Epervier* (Gallimard) p.18

(30) *Le Récif* (Gallimard) pp.67-68

(31) Quant aux présences humaines, elles sont pour la plupart serviteurs ou servantes et quelquefois bergers et mazetiers. L'existence de ces comparses attribuée au monde de Bosco un grand facteur mystérieux. Par exemple feuilletons quelques livres :

Quand on parlait avec Firmin, on avait l'impression de s'adresser moins à un homme qu'à une arrière-pensée.

*Le Sanglier* (Gallimard) p.10

Un mur, cette vieille: l'oreille aux aguets, la bouche cousue, l'air absent, et pas même un soupir à en tirer [...].

*L'Antiquaire* (Gallimard) p.331

Absent et présent, imposé et inévitable. Même son vide était massif et en quelque sorte corporel. Je répétais son nom: Dromiols, un nom rocailleux, retentissant. Qu'était — et qui était — Dromiols. La seconde question: ce *qui*, me troublait beaucoup... Intelligent et vaniteux éloquent et calculateur, volontaire, cela se lisait sur la peau. Mais quel visage! Ce bloc osseux et inexpressif, c'était plus.

*Malicroix* p.164 (souligné dans le texte)

Son [= de Valérie, servante sourde-muette] effacement était tel qu'oubliant sa présence, je m'abandonnais à moi-même [...]. Je me comportais souvent devant elle comme si tout à coup elle eût été inexistante. Cependant, je le sus plus tard, elle était là, elle voyait.

*Un Rameau de la nuit* p.192

Et sur ce point Jean Lambert écrit :

Comme l'attente est la fonction essentielle des héros-narrateurs, l'arrière-pensée est le luxe particulier de ces serviteurs-maîtres.

*op. cit.*, p.92

En tout cas il y a là un des grands thèmes de l'œuvre de Bosco dont nous traiterons en une autre occasion.

(32) *Le Récif* p.73

(33) *Le Jardin des Trinitaires* p.73

(34) *Le Trestoulas* (Gallimard) p.94

(35) Cet inconnu, c'est le héros de *L'Ane Culotte*, Constantin Gloriot qui, après la disparition de son amie d'enfance Hyacinthe, habitait dans une maison nommée La Geneste et en face de laquelle il y avait la maison du narrateur. Chaque nuit Constantin allumait la lampe dans l'espoir d'annoncer à Hyacinthe sa présence. Et le narrateur, lui aussi, allumait sa lampe. Donc entre ces deux lampes qui se faisaient face l'une à l'autre, le plateau de Saint-Gabriel devint un champ magnétique, car par chaque lampe naquit le sentiment de surveillance entre tous les deux. Et commença le phénomène psychique. Pour plus minutieux détails, voir *L'Ane Culotte* et *Hyacinthe*.

Or dans un beau livre *La Flamme d'une chandelle* dédié à Bosco, Gaston Bachelard parle de ces pages. Voir ce livre pp.100-105 (Presses Universitaires de France).

(36) *Hyacinthe* (Gallimard) p.28

(37) *id.* p.29

(38) *id.* p.30

(39) *id.* p.30

(40) *id.* p.30

(41) *id.* p.31

(42) Cf. ... le feu naît du sol, il sort des profondeurs. La terre est chaude et, sous nos pas, c'est le feu caché qui l'habite dont les flammes de nos foyers sont l'émanation et le signe.

*Le Jardin des Trinitaires* p.218

(43) *Un Oubli moins profond* p.53

(44) *Le Jardin des Trinitaires* p.90

(45) *id.* p.34

(46) Cf. Contempler l'eau, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir.

Bachelard. *op. cit.*, p.66

(47) *Antonin* p.147

(48) *Le Chemin de Monclar* pp.80-81

- (49) Roman couronné par le prix Renaudot 1945.
- (50) *Le Mas Théotime* (folio) p.99
- (51) Cf. Or, c'était pour les songes et surtout pour les songes, que j'étais né.  
*Un Oubli moins profond* p.216
- (52) Jean Lambert écrit :  
Les privilégiés n'y [= dans un autre monde] pénètrent que par le moyen du sommeil, des évanouissements ou de la maladie.  
*op. cit.*, p.133
- (53) *Le Jardin des Trinitaire* pp.98-99
- (54) Cf. Après les funérailles, ils [= les morts] sont, pour l'inconscient, des absents, c'est-à-dire des dormeurs plus cachés, plus couverts, plus endormis. Ils ne se réveillent que lorsque notre propre sommeil nous donne un rêve plus profond que le souvenir ; nous nous retrouvons, avec les disparus, dans la patrie de la Nuit.  
Bachelard : *op. cit.*, pp.90-91
- (55) *Le Jardin des Trinitaires* p.108
- (56) Voir *Le Mas Théotime* pp.99-102
- (57) Cf. I. L'eau seule peut dormir, en gardant la beauté ; l'eau seule peut mourir [...].  
Bachelard : *op. cit.*, p.92  
Cf.II. [...] pour certaines âmes, l'eau tient vraiment la mort dans sa substance.  
id. p.122
- (58) Cf.I. L'eau calme et solitaire est la mère des rêves.  
*L'Antiquaire* p.137  
Cf.II. L'eau est ainsi une invitation à une mort [...]  
Bachelard : *op. cit.*, p.77
- (59) *Le Mas Théotime* p.60
- (60) Tante Maritime (n'était pas une tante, mais une cousine lointaine qui s'était élevée au rang de tante\*). Femme campagnarde, elle baignait le monde de l'enfant Bosco avec la tendresse, la sagesse et la clairvoyance. D'ailleurs elle était aussi un personnage important de son œuvre ; Bosco a parlé d'elle dans les récits demi-autobiographiques, les *Souvenirs* et les contes pour la jeunesse. Pour bien comprendre son influence sur l'âme de Bosco, lisons la citation suivante : \**Un Oubli moins profond* p.229  
[...] Nés tous deux [= Tante Maritime et Bosco] d'un même sang, nous portions en nous, elle et moi, en dépit de nos âges, le monde de la même enfance.  
*Tante Maritime* (Gallimard) p.185  
Et pour en savoir plus long le portrait charmant de cette femme, voir pp.229-233 d'*Un Oubli moins profond*.
- (61) *Tante Maritime* p.241
- (62) L'antiquaire Déodore avoue au narrateur :  
Vous êtes arrivé inopinément parmi nous. Depuis trente ans nous attendions un signe. C'est vous qui enfin l'avez apporté. Aussi n'ai-je pas hésité à vous révéler la nature de notre commerce, qui n'est pas d'échanger des objets précieux contre de l'or avec les hommes, mais d'exprimer ce que, faute de mieux, nous appelons la pensée de la Terre.  
*L'Antiquaire* p.59
- (63) *L'Antiquaire* p.50
- (64) Cf. Le catholique Henri Bosco accepte avec la pleine lucidité d'un esprit ouvert tous les dogmes de sa religion. [...] Mais le primitif, chez lui, prend parfois sa part d'accommodements avec les dogmes. L'écrivain pourrait faire sienne cette profession de foi d'un de ses personnages : «je mêle à ma religion le culte discret du Mystère».

Jean-Cléo Godin : *op. cit.*, p.96

Alors ce problème est très important pour étudier le monde ambivalent de Bosco. Un jour nous en traiterons minutieusement.

- (65) Comme de juste dans le monde ambivalent de Bosco, la terre n'a pas toujours le visage maléfique. Par exemple *Le Mas Théotime* nous montre quelquefois l'aspect *diurne* de la terre. (Voir pp.213-214 et p.229 de ce livre). Il y a là la grandeur solennelle de la terre et la correspondance heureuse entre la terre et l'homme qui la cultive. En tout cas le thème de la terre est toujours proposé devant nous comme le noyau du monde d'Henri Bosco.
- (66) Voir *Le Mas Théotime* pp.192-197
- (67) Le mont Lubéron contribue beaucoup à former l'espace ambivalent de Bosco. Regardant le portrait tantôt clair tantôt sombre de ce mont, il connaît les deux aspects du monde : aspect *diurne* et aspect *nocturne*. Ainsi s'enracine en lui l'image mystique de l'univers. Le narrateur du *Trestoulas* écrit :
- Ainsi je me laissais reprendre par cette puissance, mère de rêverie, qui, de loin, magnétise le corps et l'âme, dès qu'on se tient en vue du Lubéron, fut-ce à une dizaine de lieues. p.60
- (68) Voir *Le Trestoulas* pp.92-93
- (69) Voir Godin : *op. cit.*, pp.287-288
- (70) *Sabinus* (Gallimard) p.182
- (71) Cf. L'eau fermée prend la mort en son sein. L'eau rend la mort élémentaire. [...] L'eau est alors un néant substantiel.

Bachelard : *op. cit.*, p.125

- (72) Voir *Sabinus* pp.179-191
- (73) De cette femme, le narrateur du *Balesta* (roman antérieur à *Sabinus*) parle :
- Le vide y règne et fait croire à sa pureté. Mais le vide n'est jamais pur [...]. C'est l'empire attirant et fatalement mortel des fausses transparences.  
Là résidait fort probablement le charme maléfique d'Ameline.
- (Gallimard) p.305
- Il ne restait d'elle qu'une forme vide. Son corps n'était plus que le témoignage à peine réel d'une présence abstraite.

id p.328

- (74) *Les Balesta* p.329
- (75) Comme de juste cet adjectif n'est pas mélioratif.
- (76) *L'Antiquaire* p.229
- (77) *Un Rameau de la nuit* p.230
- (78) Bachelard : *op. cit.*, p.87
- (78) *Sabinus* p.172
- (80) Voir *Le Jardin d'Hyacinthe* pp.241-273
- (81) *Mon Compagnon de songes* pp.216-217
- (82) *Le Jardin d'Hyacinthe* pp.157-159
- (83) *id* p.161
- (84) *L'Ane Culotte*, *Hyacinthe* et *Le Jardin d'Hyacinthe* composent une série de trilogie.
- (85) (86) Cf. Bachelard ; *La Terre et les Rêveries du repos*.
- (87) Cf. [...] je pensais au serpent si avide de manger l'astre. Des lors, il devenait, pour moi, le Signe même de la Terre, de la vieille terre antédiluvienne, limoneuse demeure des reptiles.
- Le Jardin d'Hyacinthe* p.194